

- Bon signe, dit Mwama.
- Penses-tu? demanda le chef.
- Oui. Je crois que nous approchons.
- De Kimpoko?
- Parfaitement.
- Es-tu fort fatigué, Mwama? demanda le chef soudain.
- Oh non, maître, fut la réponse, un peu hésitante.
- Pourrais-tu aller en reconnaissance?
- Pour m'assurer si Kimpoko est en vue?
- Oui.
- Volontiers, maître, j'y cours.
- Entretemps nous laisserons reposer un peu nos hommes.

On fit ainsi.

Pendant que le chef accorda une halte à la caravane, Mwama disparut sur la route.

Environ un quart-d'heure après, on le vit accourir de loin, levant les bras, et témoignant une joie extrême.

- Bonnes nouvelles! murmura le chef.

A peine arrivé auprès de ses compagnons, le nègre désigna du doigt, un point encore inaperçu.

- C'est le fleuve Congo, fit-il.

On ne put en croire ses oreilles, mais on fut convaincu lorsque Mwama eut signalé une longue ligne blanchâtre, parfaitement visible et qui serpentait non loin de l'endroit où l'on se trouvait.

Un long cri d'enthousiasme, poussé par toutes les poitrines, s'éleva dans les airs, roula au-dessus de la plaine et alla se perdre dans les échos du fleuve.

Une heure plus tard, on entra dans Kimpoko.

VI

A KIMPOKO

Deux jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée des explorateurs à Kimpoko.

Avec une amabilité à laquelle ils n'étaient plus habitués depuis longtemps, on leur avait permis, sans aucune récrimination, d'établir leurs tentes dans un coin du village.

Il est vrai qu'ils s'y étaient pris de la bonne façon, en envoyant au chef quelques présents d'assez grande importance, tels que couteaux, miroirs, mouchoirs rouges, accompagnés d'autres bibelots de moindre valeur.

Ils avaient demandé au monarque une entrevue pour lui exposer verbalement leurs sentiments fraternels; mais le chef nègre, venant justement de perdre une de ses filles, leur fit répondre que le sorcier, en guise de deuil, lui avait défendu de voir qui que ce fût, sous peine d'attirer la colère des dieux.

Au surplus, cette interdiction ne serait pas longue, et dans quelques jours le monarque pourrait recevoir les Européens.

Ceux-ci devaient donc se contenter d'une attente temporaire qui leur permettait, du reste, d'étudier de plus près les indigènes au milieu desquels ils allaient devoir vivre pendant quelque temps.

Tout d'abord les explorateurs avaient admiré la ravissante situation de Kimpoko, assis au centre d'un amas de verdure, comme un chalet au milieu d'un jardin savamment aménagé.

On y rencontrait beaucoup de cotonniers aux proportions immenses, qui formaient comme des toitures à travers lesquelles les rayons du soleil cherchaient en vain à pénétrer.

Ces arbres faisaient une espèce de cordon vert autour du village et lui donnaient des fraîcheurs et des ombres délicieusement engageantes.

Les plantations broussailleuses ne faisaient pas défaut non plus. Elles s'étendaient, épaisses, au loin vers la campagne, constellées de fleurs magnifiques et de fruits savoureux, dont les couleurs variées reposaient agréablement les regards.

Les bananiers formaient un grand contingent de la flore et nourrissaient, en partie, les indigènes, de leurs produits excellents.

Du côté du fleuve, le paysage était pittoresque et frangé d'une végétation herbeuse au milieu de laquelle voltigeaient des oiseaux aquatiques.

Sur le Congo un mouvement continu tenait en haleine les Batéké, voguant dans leurs canots instables, assez grossièrement taillés dans des troncs d'arbre.

Leur grande occupation était la pêche.

Des poissons de forte taille et d'un aspect exquis remplissaient leurs vannes, qu'ils allaient désemplir de l'autre côté du village, sur des bancs de sable.

Là ils soumettaient leur butin à des fumigations spéciales, dont eux seuls possédaient le secret ; puis le livraient à la consommation.

Les habitants de Kimpoko avaient des allures paisibles et traitables d'un bon présage.

Leur accoutrement, tout en étant d'une simplicité primitive, ne laissait aucune prise à l'indécence.

Des habillements, composés en majeure partie de toile grossière qu'ils filaient eux-mêmes, leur tombaient jusqu'aux genoux et les protégeaient tout aussi bien contre les ardeurs du soleil que contre les atteintes de la pluie, assez fréquente dans ces parages.

Mais ce dont les indigènes semblaient prendre des soins excessifs, c'était leur coiffure.

Ils la portaient, bizarrement enroulée et campée au haut de la tête, en forme de chignon, et parfois ces ornements capillaires affectaient des proportions tellement gigantesques, que l'on croyait voir se promener dans le village, des monticules en miniature.

Ces cheveux, admirablement arrangés, du reste, reluisaient comme des pots à graisse, et il n'était pas rare, lorsque la chaleur était intense, d'en voir découler des traînées de matières gluantes qui allaient marquer les joues des indigènes de sillons crasseux.

C'est qu'ils se plaisaient à inonder leur chevelure d'une matière grasseuse, extraite de certaines plantes, et dont ils faisaient une consommation phénoménale.

Au milieu de ces châteaux de cheveux ils piquaient une grosse épingle, faite au moyen d'un morceau d'ivoire, d'une dent de fauve ou même, quelquefois, d'une arête de poisson.

Etrange disposition de la nature humaine : les hommes, bien plus que le sexe féminin, attachaient aux ornements de la tête, une importance capitale.

Chez eux c'était la première et la dernière préoccupation, celle qui prenait la plus large part dans leur existence ; et si on avait dû leur demander ce qu'ils préféreraient, ou d'une bonne arme ou d'une belle chevelure, assurément ils auraient choisi la dernière.

De l'examen des personnes, les explorateurs avaient passé à celui des habitations.

Celles-ci étaient propres et bien tenues, assez spacieusement construites, mais présentant le défaut naïf de la plupart de leurs égales, c'est-à-dire que la cheminée étant absente, la fumée qui se dégagait de lâtre ne trouvait qu'une seule issue : la porte.

C'était dommage, car, à part cette stupide inconséquence, l'intérieur des huttes était irréprochable de propreté et de bon ordre.

Tout le long des murailles on remarquait des collections volumineuses d'objets de fabrication locale, tels que pots en terre, cruches, paniers, couteaux informes, bracelets et une foule d'autres choses.

Ces assemblages étaient rehaussés par des rangées de défenses d'ivoire, des colliers de dents de fauves, des poissons séchés de toutes formes et des cornes.

La réunion de ces menus objets donnait aux habitations un air joyeux que les explorateurs n'avaient encore observé dans aucun village, pendant leur longue pérégrination.

Elle semblait inviter le visiteur à s'y asseoir pour longtemps et dénotait la présence d'un esprit de famille assez développé.

Malheureusement, si les Batéké montraient de si bonnes dispositions aux vertus sociales, ils avaient une passion fatale, insurmontable, avilissante.

Avec des délices prodigieuses ils s'adonnaient à la consommation du tabac et du chanvre, qu'ils fumaient dans de longues pipes en terre cuite, et dont ils empestaient, non-seulement leurs demeures, mais même le village entier.

Pendant des heures entières ils s'abrutissaient dans leurs aspirations adorées, oubliant tout, jusqu'à leur propre existence, pour ne donner leurs sens qu'à leur plaisir de prédilection.

Ici les femmes détrônaient presque les hommes, car le tuyau de leur appareil de fumeur quittait rarement leurs lèvres.

Aux champs, en course, chez elles, toujours et toujours elles fumaient, si bien que sir Darly les avait surnommées des locomotives ambulantes.

Cette habitude détestable jetait une note regrettable dans l'ensemble des dispositions de Kimpoko, où pourtant, il y avait encore à signaler une autre bizarrerie, notamment le rôle joué dans la vie quotidienne, par l'époux et l'épouse.

A l'encontre de ce qui se pratique chez la généralité des peuples, c'était ici le mari qui faisait le ménage, préparant les mets, arrangeant la table, dirigeant et menant les travaux domestiques, et ce avec des soins aussi méticuleux que la meilleure ménagère.

L'épouse, par contre, vaquait aux labeurs pénibles.

C'était elle qui cultivait les champs, qui travaillait la moisson, qui pilait le manioc et qui faisait le pain.

Avait-elle des enfants, elle les chargeait sur son dos, dans une sorte de hotte tressée au moyen de joncs ; et, attifée ainsi, elle s'en allait, avec son fardeau pesant, vaquer à ses occupations multiples.

C'était peine à voir ces pauvres créatures souffler et haleter sous la lourdeur de leur progéniture, composée bien souvent de trois ou quatre têtes, se courber péniblement sur leur travail, mais toujours acceptant leur sort, de gaieté de cœur et sans murmure.

Elles ne savaient pas mieux, les innocentes, et considéraient comme un devoir, ce que les peuples civilisés appellent, à juste titre, un scandale, une profanation de l'esprit moral des humains.

Pourtant, il faut croire que les peines de la vie quotidienne ainsi divisées avaient chez ces sauvages des proportions bien établies, car ils jouissaient visiblement d'un bien-être matériel, largement au-dessus de celui que les Européens avaient trouvé chez les autres indigènes.

Des essaims de poules trottaient et caquetaient autour de chaque habitation, remuant le sol de leurs pattes infatigables, tandis que de superbes coqs se promenaient au milieu de leurs rangs, surveillant leurs allures, les couvant de leur œil langoureux, ou dirigeant leurs ébats, avec une prévoyance de mari soucieux et attentif.

Plus loin des porcs grassouillets se traînaient en grognant ou dormaient sagement dans leur niche.

Des chèvres en masses, et des superbes, peuplaient le gazon autour ou derrière les demeures.

En outre, quelques beaux chiens se pavanaient dans le village, furetant à droite et à gauche, comme s'ils étaient les maîtres du domaine.

La présence de ces derniers animaux avait de suite éveillé l'attention de de Sambry.

— Voilà qui pourrait nous servir, dit-il.

— Ah bah ! Je n'y vois pas d'utilité, répondit sir William.

— Au contraire.

— A quoi bon ?

— A bien des choses.

— C'est plutôt une charge, car nous n'avons pas besoin de gardiens ici.

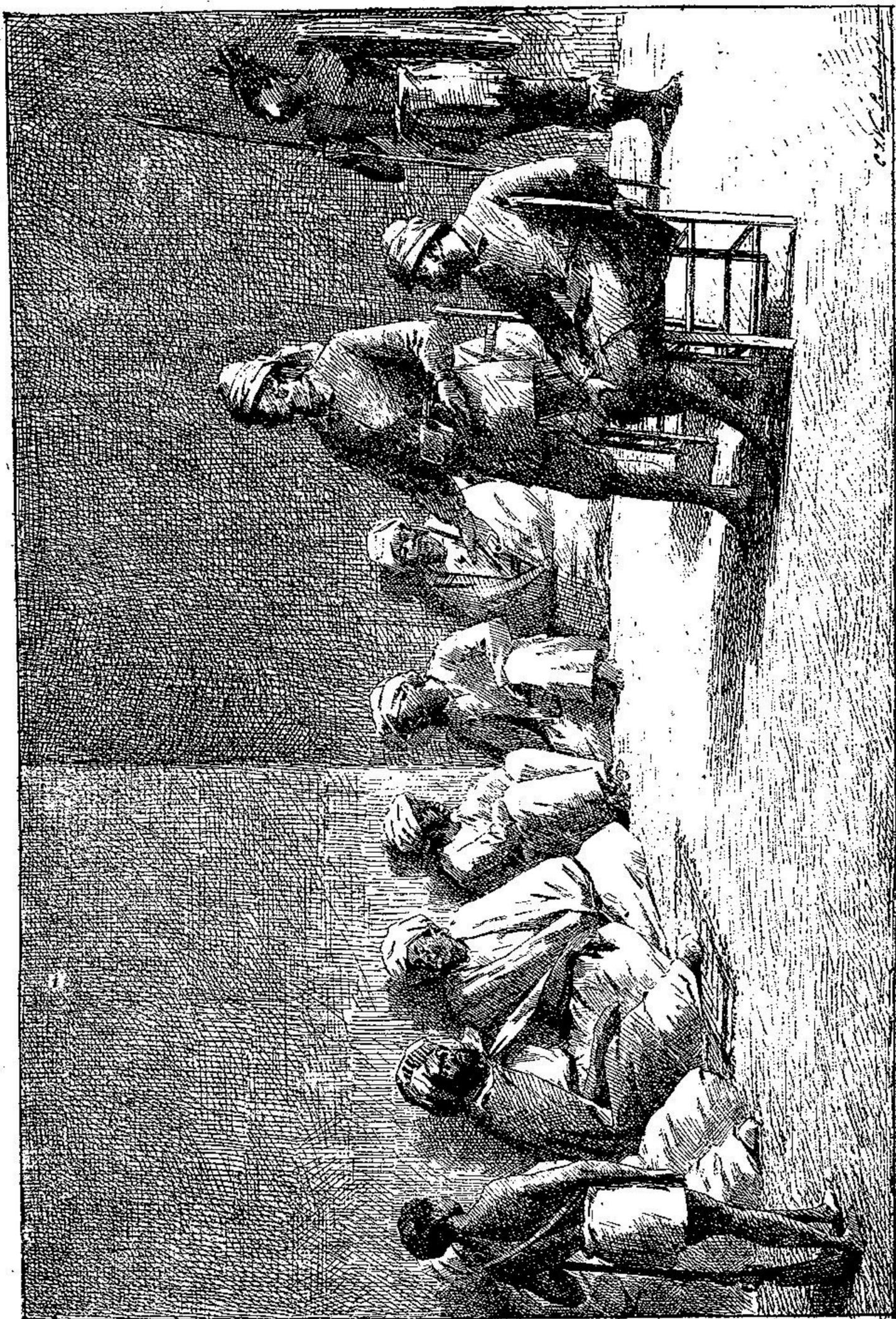
— Ici, non, mais là-bas, peut-être.

— Là-bas, où ?

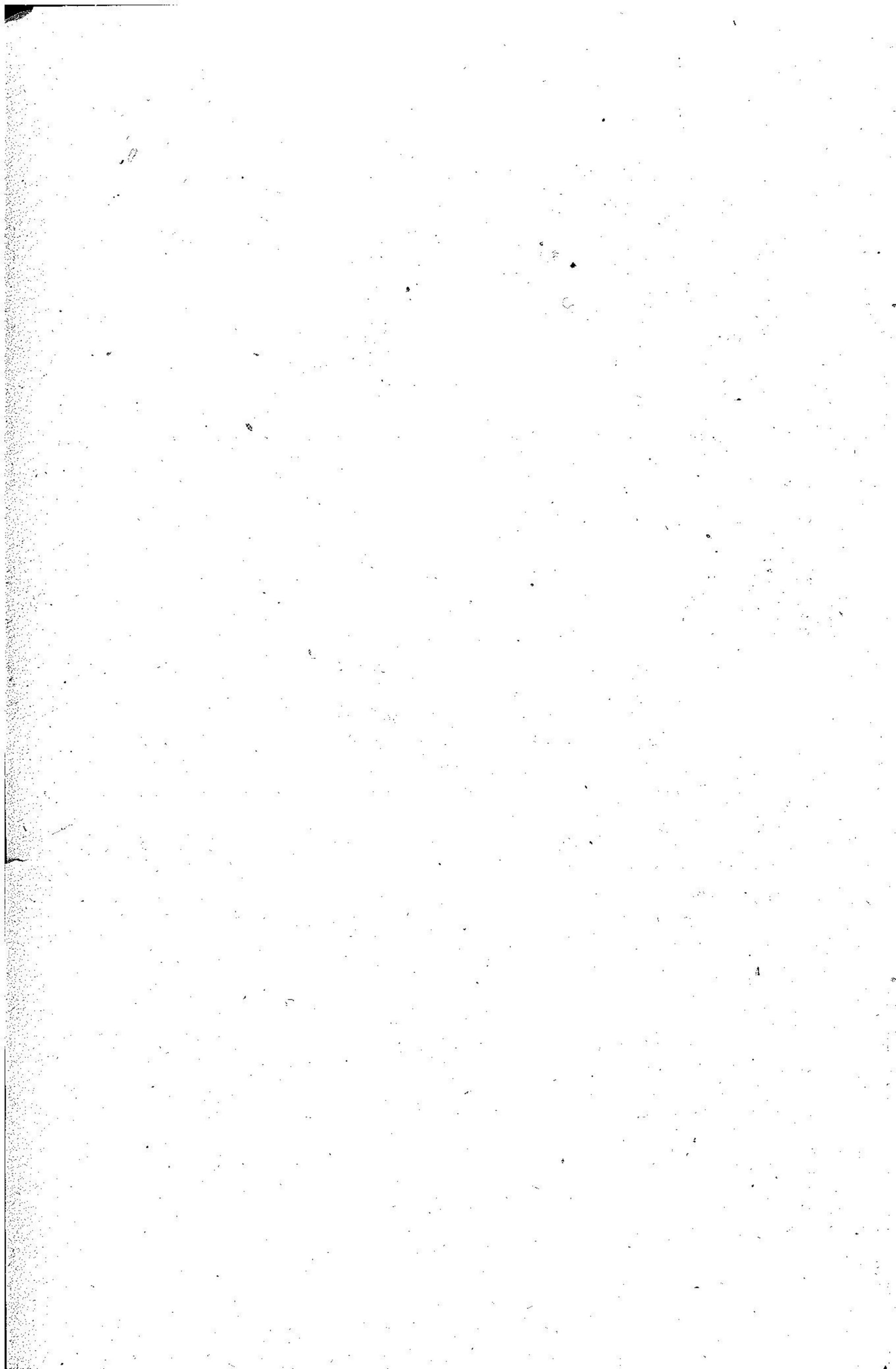
— Lorsque nous serons à l'intérieur des terres.

— Nous y avons passé déjà, sans en avoir eu besoin.

- Ce qui n'est pas arrivé peut arriver encore.
- C'est logique, c'est même trop logique que pour pouvoir plaider comme argument.
- Je pourrais vous citer mainte circonstance dans laquelle les secours d'un chien nous seraient venus à point.
- Moi je ne m'en rappelle aucune.
- C'est que vous avez la mémoire courte.
- Vraiment ?
- Souvenez-vous du jour où les négriers ont enlevé Nkéré.
- Eh bien ?
- Il est incontestable que si vous aviez eu un chien auprès de vous, vous auriez découvert plus aisément notre servante.
- Nous l'avons trouvée sans lui.
- C'est vrai, mais...
- Mais quoi ?
- Mais ce n'était qu'un pur effet du hasard.
- Et le chien, qu'aurait-il fait de plus ?
- Avec lui, vous étiez persuadé d'avance d'obtenir un bon résultat. Il vous aurait suffi de lui porter sous le nez quelque objet ayant appartenu à la négresse, pour qu'il se fût lancé sur ses traces. Les exemples sont fréquents de gens perdus ou égarés dans des glaciers ou sur des terres accidentées, et que leurs amis sont parvenus à retrouver, sous la conduite de leur chiens.
- Il est certain que ces animaux ont un flair extraordinaire, remarqua sir Darly, à moitié convaincu.
- Du reste, ce n'est pas seulement dans ces occasions-là qu'ils peuvent nous être d'un grand service. Lorsqu'on circule sur un sol aussi inhospitalier que celui de l'Afrique, on ne saurait s'entourer de trop d'agents pour parer aux éventualités et aux accidents. Et vous-même, pour vos chasses, par exemple, pourriez trouver en eux un appui sérieux.
- De Sambry avait touché la corde sensible.
- Lorsqu'on parlait de chasses, sir Darly était tout oreilles.
- C'était plus fort que lui.
- Et puis, le chef pouvait avoir raison ; pour ces sortes d'exercices le chien est toujours un bon auxiliaire.
- L'Anglais fut convaincu sur-le-champ.
- En effet, dit-il, cela doit être pratique.
- Je le crois bien, parbleu.



LE CHEF LEUR FIT UN ACCUEIL CORDIAL. (P. 62.)



- Eh bien, achetons des chiens.
 - Des chiens! Vous y allez largement. Commençons par un seul.
 - Soit.
 - Encore faut-il voir ce que l'on en demandera.
 - Ce ne peut être beaucoup.
 - Qui sait?*
 - Dans tous les cas, il faut le demander pour le savoir.
 - Je chargerai Mwama de faire le marché.
- C'est ce qu'on fit.

Le serviteur se mit en quête de la marchandise à quatre pattes et parvint à se l'acquérir à raison de douze mètres d'étoffe.

— C'est cher, murmura le chef.

— Il me semble, au contraire, que c'est un prix modique, répondit sir William, qui caressait l'animal rapporté par Mwama.

En réalité le prix n'était pas exorbitant, vu le pays dans lequel on se trouvait.

C'était, du reste, une magnifique bête, d'une race mélangée, mais dont les allures promettaient avant tout un excellent veilleur.

On l'attacha dans la tente et on laissa à Mwama le soin de l'habituer aux explorateurs.

Tout s'annonçait à Kimpoko dans des conditions favorables, et la vie matérielle surtout présentait des aspects riants.

Les Européens s'y trouvaient comme chez eux, et jamais encore, depuis leur départ de la côte, ils n'avaient trouvé tant de bien aise.

Pour ce qui concernait sir William, il projetait déjà quelques expéditions de chasse, auxquelles ses compagnons donnaient leur pleine et entière approbation.

Il y avait plus.

De Sambry nourrissait une idée dont il fit part à ses amis.

— J'ai pensé à quelque chose, dit-il.

— A quoi? demanda le docteur.

— A prolonger notre séjour ici.

— Ma foi, je ne m'y oppose nullement.

— Et moi encore moins, s'empressa d'ajouter sir William, qui pensait à ses plaisirs cynégétiques.

— Nous avons décidé de rester à Kimpoko une huitaine de jours, je crois?

— Parfaitement.

— Si nous y ajoutions quelques autres?

— D'autant plus, fit le docteur, que ce sera un repos bien mérité. On s'en tint à cette décision, qui fut joyeusement accueillie par tous les membres de la caravane.

Le même jour, sir Darly se mit en route avec Mwama, pour explorer les environs, et l'on entendit bientôt, jusque dans le campement, retentir ses coups de feu.

Au bout de quelques heures il revint, chargé d'une bonne provision de gibier, parmi laquelle on comptait une superbe antilope.

Mais, au grand étonnement des explorateurs, sir William paraissait s'occuper médiocrement de son butin, et il était visible qu'autre chose hantait son cerveau.

De Sambry voulut le savoir.

— Vous avez l'air rêveur, dit-il.

— Effectivement.

— La chasse a été bonne, pourtant ?

— J'en suis fort satisfait.

— Pourquoi donc ce front soucieux ?

— Je combine et je réfléchis.

— C'est donc bien sérieux ?

— Au possible.

— Pouvons-nous savoir de quoi il s'agit ?

— Certainement. J'ai fait une découverte.

— Une découverte ! exclamèrent à la fois les deux compagnons.

L'Anglais se tut un instant et se rengorgea comme s'il allait prononcer un oracle.

— Oui, dit-il, j'ai découvert un château.

Pour le coup, les compagnons n'y tinrent plus, et se mirent à rire à gorge déployée.

Sir William laissa faire, avec un flegme imperturbable, et ne se déconcerta point.

— Riez tant que vous voulez, dit-il ; je vous répète que j'ai découvert un château.

— C'est un conte de fée que vous nous faites là.

— Pas du tout. Voici l'aventure : Il y a une heure, je poursuivis un pluvier, blessé mortellement, lorsque pour le ramasser, je dus m'engager dans les hautes herbes. Je le fis, et à peine avais-je couru la longueur de quelques mètres, que je me trouvai en face d'une habitation déserte. C'était une grande et large demeure construite légèrement et avec son té ayant sa v r r r r r r r r r r et son jardin, son

enclos palissadé et sa cour; présentant des facilités de circulation enviabiles par nos maisons européennes. Dès le premier coup-d'œil j'étais convaincu que cette habitation devait avoir été élevée par d'autres mains que celles des indigènes. Nous y entrions, Mwama et moi; nous la trouvions complètement déserte.

Pendant que sir William parlait, ses deux compagnons écoutèrent avec une attention soutenue.

Ils entrevirent immédiatement tout le parti qu'on pourrait tirer de cette circonstance.

— Aussi, continua l'Anglais, je me suis mis dans la tête que si nous pouvions nous procurer cette habitation à titre de locataires, nous y serions diantrement bien casés.

— Et où se trouve-t-elle?

— A cent pas d'ici.

— Derrière le village?

— Oui, mais avec communication directe.

— Superbe occasion.

— C'est incontestable.

De Sambry eut un moment de réflexion.

— Louons-là, fit-il.

— Pour cela nous devons voir le chef de Kimpoko.

— Nous irons chez lui.

— Mais, il est invisible.

— Allons donc! Quelques présents nous ouvriront la porte de son temple.

VII

NOUVEAUX LOCATAIRES

Le lendemain, en effet, les explorateurs furent reçus chez le monarque Batéké.

L'introduction avait marché assez facilement, eu égard aux cadeaux relativement importants qu'on avait fait miroiter sous les yeux du chef.

A vrai dire, c'était une bouteille de vieux rhum qui avait ouvert définitivement le chemin; et, pour rendre celui-ci plus sûr encore, de Sambry s'était muni d'une autre bouteille qu'il se proposait d'exhiber, en cas de contestation.